

**L'Héritage gréco-latin dans la littérature française contemporaine.** Textes réunis et présentés par Bénédicte Gorrillot. Librairie Droz, Genève 2020, (Histoire des idées et critique littéraire, volume 509).

Par Yves Boudier

*Ne pourrions-nous jamais les compter toutes ces langues  
qui sont montées dans l'Arche qui sauve du malheur ?*

Marie-José Mondzain<sup>1</sup>

Pour qui écrit, serait-ce une coutume de déplacer le regard vers un « pays éloigné », sa langue et sa culture ? Les poètes de la Pléiade, sous l'égide de l'helléniste Jean Dorat, se tournèrent vers Pindare, Racine réécrivit plusieurs tragédies antiques, La Fontaine reprit Ésope le Phrygien, autant de gestes intertextuels qui se renouvelèrent avec James Joyce (Homère), Alain Robbe-Grillet (Œdipe), ou Michel Butor (Thésée), sans compter la reprise de genres anciens, celui des « vies brèves » entre autres chez Christian Garcin, ou celle de structures linguistiques ou narratives propres aux auteurs gréco-latins chez Marie Cosnay ou François Bon. Mais, à l'inverse, Emmanuel Hocquard proclamait en 1988 : « Laissons Properce, Ovide et Cie où ils sont »<sup>2</sup>. Et il ajoutait : « Tout au plus pouvons-nous, à travers eux, être rendus plus attentifs à nos propres énigmes, *hic et nunc*, dans notre propre monde, dans notre propre langage. » Se faire « attentifs à nos propres énigmes » : ces quelques mots résumeraient-ils le parti-pris de ce livre ?

Si aborder l'écriture romanesque ou de poésie selon ses relations avec le fonds gréco-latin n'est pas une entreprise nouvelle pour la critique littéraire, en revanche, pour nous « contemporains », la démarche revêt ici un caractère très original au vu des écrivains choisis, et son intérêt saute aux yeux dès que l'on parcourt ce volume. Outre quelques auteurs attendus, des noms apparaissent qui peuvent surprendre, des poètes surgissent, et plusieurs œuvres, en particulier celles de romanciers, sont relues sous un angle inattendu à travers ces pages paradoxalement présentées sous le format académique d'actes de colloque<sup>3</sup>.

Certes, on pourrait, si l'on n'est pas familier avec la culture antique, refermer ce livre en pensant qu'il ne s'adresse qu'aux spécialistes, hellénistes et/ou latinistes obstinés, élèves chartistes ou simplement passionnés par les subtiles nuances de l'optatif ou l'aoriste, du supin ou du participe futur. Si ce type de connaissances bien-sûr, facilite l'implicite culturel parfois nécessaire à la lecture de telle ou telle contribution, son absence n'est en rien réhibitoire. Le plaisir singulier qu'offre ce parcours polymorphe, résultant d'un montage de textes de création et d'analyse, se fonde sur celui de découvrir en quoi cet héritage peut irriguer la poétique d'aujourd'hui sur un mode savant, aussi bien que susciter une écriture désinvolte et humoristique du poème devenu l'espace d'une confrontation avec les pères, parfois même

---

<sup>1</sup> Marie-José Mondzain, « Mort à la mort », dans *Valère Novarina, théâtres du verbe*, Corti, 2001.

<sup>2</sup> « Note sur la nymphe Écho », *Action poétique*, 1988, texte republié dans *ma haie*, POL, 2001.

<sup>3</sup> Le volume reprend, mais avec une recomposition des études portant sur la convocation poétique, romanesque ou théâtrale du patrimoine gréco-latin, l'ordre initial du colloque source tenu les 3-5 février 2011 à la Maison de la recherche de la Sorbonne et à l'École pratique des hautes études de Paris, co-organisé avec Perrine Galand.

d'une quasi revanche de l'auteur d'aujourd'hui sur les anciens. Révérence et déférence, dérision ironique et moquerie sarcastique, mais jamais irrespect ou arrogance.

Or, qu'entendre par héritage « gréco-latin », plutôt qu'héritage « antique » ou « gréco-romain » ? Avant tout, une plus grande ouverture du champ d'investigation, la possibilité d'inclure le corpus juif ou chrétien à côté du corpus païen canoniquement associé à ces deux langues anciennes ; mais aussi la possibilité d'inclure des auteurs « néo-latins » et « grecs-byzantins » ainsi que des auteurs latins non originaires de Rome, tels Martial, Apulée ou Augustin, l'ensemble dépassant alors les repères historiques classiques, en particulier celui de la chute de Rome en 476.

À l'autre extrémité de l'espace culturel concerné, la seconde interrogation formulée dès l'introduction porte sur la notion d'héritage « contemporain ». Devant la difficulté de définir le terme en fonction de limites temporelles, toujours fluctuantes, qui se fonderaient sur une périodisation précise dans l'histoire littéraire de modifications esthétiques patentes, « contemporain » en l'occurrence, désignera une synchronie éditoriale issue d'une proximité autant chronologique qu'esthétique des différents auteurs-contributeurs.

Ainsi les différences générationnelles seront-elles dépassées au profit d'une mixité artistique et critique qui met en dialogue des approches souvent considérées comme trop éloignées, voire incompatibles, par la doxa académique. C'est là l'un des grands intérêts de ce volumineux volume, les rapprochements, les mises en parallèle, en dialogue, d'écritures et de discours critiques qui s'emparent des références passées sous des angles multiples, fidèles ou non, inspirés par, provocants, tous mettant en question à la fois la richesse de la matière transposée aussi bien que détournée. Le second chapitre par exemple, *Émancipations défigurantes*, en témoigne.

Le choix de cette organisation en patchwork du volume relève d'une audacieuse posture méthodologique et autorise la juxtaposition d'écrivains, de poètes (aussi dissemblables que peuvent l'être Michel Deguy, Jacques Demarcq, Christian Prigent, Jude Stéfan, Éric Clémens, Jean-Pierre Verheggen ou Pascal Quignard) avec des universitaires spécialistes des références littéraires concernées. Ici de nouveau, pas d'approximation dans les approches, mais une rigueur fondée sur l'excellente compétence des intervenants, de Bénédicte Gorrillot à Dominique Viart, d'Aurélie Foglia à Tristan Hordé, la rigueur de ces contributions académiques voisinant avec deux longs entretiens (Deguy vs Clémens et Prigent vs Demarcq), une manière complémentaire d'aborder la richesse du thème sous différentes formes discursives et de mettre ainsi en évidence complicités et oppositions dans l'approche des cultures d'un monde polyglotte essentiellement méditerranéen, travaillé par les querelles d'empires, les mutations douloureuses que l'Histoire y instruit sans cesse.

Cette organisation d'ensemble permet de plus d'accueillir des analyses critiques focalisant leur attention sur les œuvres de Jacques Roubaud (Agnès Disson), Emmanuel Hocquard (Élisabeth Cardonne-Arlyck) ou Valère Novarina (Thierry Maré), ce dernier lançant une passerelle vers le dramaturge Michel Vinaver (Catherine Brun) ou, plus étonnamment, vers Aimé Césaire et Kateb Yacine lecteurs d'Eschyle (Dominique Combe), jusqu'à la scène cinématographique d'Hollywood du « post-péplum » (Roger Célestin). D'accueillir à côté des poètes, et cela est particulièrement intéressant car relevant de perspectives peu souvent adoptées, des romanciers comme Louis-Ferdinand Céline, Marguerite Yourcenar, Pierre

Klossowski ou Claude Simon, certes approchés comme traducteurs, mais plus encore ici comme passionnés de détournements parodiques ou non.

Notons enfin l'intérêt des articles de synthèse, par exemple celui que propose Dominique Viart, *La trace antique dans la trame des textes contemporains : le genre, l'image, la langue*, ou la précision des commentaires de Philippe Met sur Jude Stéfan *via* Francis Ponge. Moins orthodoxes, Éliane Dalmolin et Laurent Fourcaut commentent tour à tour les détournements aphoristiques de Jean-Pierre Verheggen, tandis qu'Hugues Marchal traverse l'œuvre de Christian Prigent *latiniste* et que Chantal Lapeyre revient subtilement sur Pascal Quignard et son *Carus*<sup>4</sup>, avec un article dont le titre, *De l'amitié pathétique*, pourrait caractériser pour partie notre relation à ce continent gréco-latin.

Le texte conclusif de Bénédicte Gorrillot qui invite à « maintenir en lecture un patrimoine en perdition », une démarche aujourd'hui rendue possible, souligne-t-elle, par « une convocation dédramatisée du fonds gréco-latin, devenu simple matière d'inspiration parmi d'autres, car privé de l'autorité écrasante ayant nourri son règne, depuis la Renaissance, autant que sa contestation depuis la fin du XIXe siècle », indique que le débat, loin d'être clos, appelle des *Réouvertures après travaux*.

Ainsi, les célèbres vers de Pindare<sup>5</sup>, placés en épigraphe par Valéry au *Cimetière marin*, restent-ils un bel encouragement à nous faire légataires « gréco-latins », pérégrinistes ardents ou traqueurs de néologismes, dans une presque abolition, dont les poèmes témoignent, des chronologies littéraires.

---

<sup>4</sup> Pascal Quignard, *Carus*, (1979), Gallimard, 2002 (Folio).

<sup>5</sup> Pindare, *Pythiques*, III, vers 61-62 : « Ô mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle, mais épuise le champ du possible ».